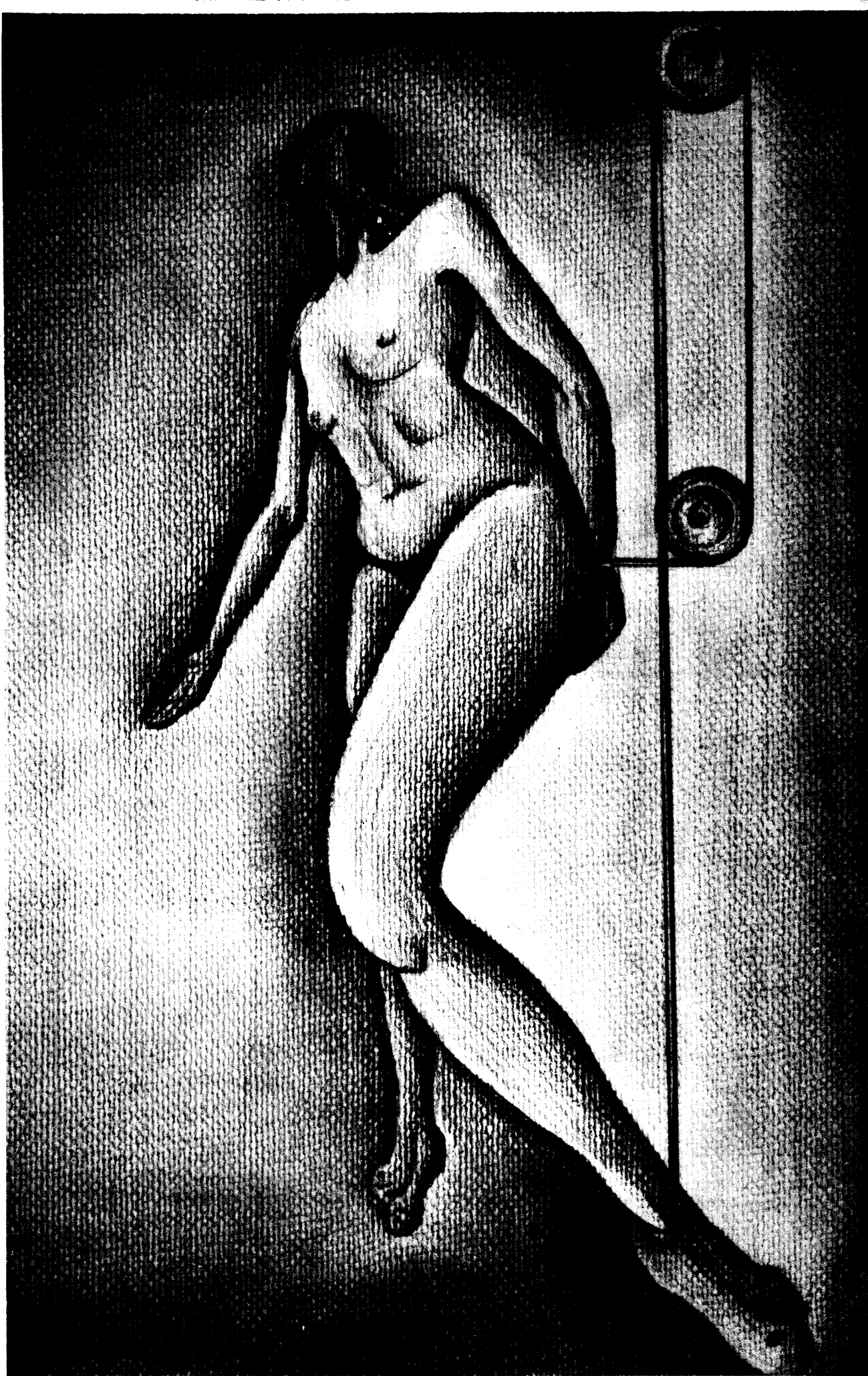


Colères



MAI N°0 2,50 F

Tu dis !

"je te désire
maintenant
puisque tu es là."

Objet - Trou
Trou sans fibre sensible
Corps - lié
 rigé
 baillonné
 pénétré
 brisé
sans avoir pu hurler
 TUER

Un palais
un ballet noir et blanc
police
justice
auditions
répétitions
Curieux théâtre d'enfant !

Or, ton regard, tes gestes n'enlèvent pas à tes paroles
ce goût de sang
cette violence
cette première domination
cette première déchirure ...

Sentir
Jouir, certes
mais, sur les chemins de la tendresse
pour ne plus être

morcellée
diminuée
violée

par des mots
par des gestes

P

I

e

mo

I

Pourquoi un Journal ?

Il importe de préciser pourquoi nous faisons un journal, et comment nous nous situons par rapport au mouvement des femmes, les deux questions étant liées.

On trouve en France en ce moment une pléthore de publications féministes ; alors quel est notre projet : un journal de plus dans le grand concert, discordant parfois, des voix féministes ?

Ce n'est pas notre intention. La presse féministe reflète ce qu'est devenu le mouvement : on y trouve le féminisme intégré et récupérateur (F comme femme) le féminisme détaché de toute lutte, monopolisé par les intellectuelles du mouvement, qui parlent, écrivent sur/pour les femmes, et quelques reliquats de la main-mise des groupuscules gauchistes sur le mouvement des femmes.

Mais nous pensons que cette presse ne reflète pas totalement ce qu'il est convenu d'appeler le "mouvement des femmes" ; en effet, si comme il est dit plus haut, cette presse correspond au fait que l'expression "officielle" du mouvement des femmes est tenue en main par les intellectuelles (venues pour la plupart du ou au maoïsme), la réalité de ce mouvement est autre. Dans beaucoup de groupes femmes on constate qu'une sensibilité libertaire existe, se développe ; de ce courant pas ou peu d'expression. Nous souhaitons que ce journal soit une tribune, un outil pour l'expression de cette sensibilité libertaire qui va croissant, un lieu de débat pour celles qui luttent pour leur autonomie, et aussi pour l'abolition de toute hiérarchie, de tout pouvoir.

Nous nous définissons comme libertaires, c'est à dire que pour nous il n'est pas question - il n'est pas possible non plus - d'adopter une attitude qui consisterait à faire passer une "ligne politique" quel-

conque, comme cela s'est produit dans les groupes femmes créés par des militantes des organisations gauchistes (trotskystes ou particulier). Trop souvent dans ces cas le groupe femme n'était qu'un moyen de faire passer dans un secteur de plus, la ligne d'une organisation. Cette conception est radicalement opposée à celle d'un groupe femme libertaire.

Nous ne nous reconnaissons donc pas dans l'expression actuelle du mouvement des femmes. Si nous ne nous sommes pas exprimées plus tôt, c'est que la culpabilité de briser la "solidarité féminine" nous a enfermées dans le silence. La culpabilisation fait partie de la domination, nous ne voulons plus de ces rapports.

Nous ne nous reconnaissons pas dans un mouvement qui demande les Assises pour les violeurs ; notre lutte pour la libération passe par la lutte contre toute institution répressive et patriarcale, et non par le renforcement de celle-ci.

Nous ne nous reconnaissons pas non plus dans un féminisme restrictif, qui, au nom de la lutte pour abolir notre condition d'opprimée, nous enferme dans notre condition de femme ; nous en avons marre de l'éternel antagonisme politique/féminisme, comme quoi, la politique ayant toujours été jusque là la "chose" des mecs - l'accès des femmes n'y était possible qu'en reproduisant les comportements masculins - les féministes ont désinvesti ce terrain (excepté les assoiffées de pouvoir comme Giroud ou Halimi, mais nous ne parlons pas ici de la politique parlementaire), au lieu de se le réapproprier ... autrement.

Il nous reste donc beaucoup à inventer. Ce journal pourrait être un lieu de débats, d'échange d'expériences et d'initiatives de toutes celles qui se reconnaissent dans cette recherche.

des femmes libertaires

Prof / femme

Deux femmes dans deux établissements éducatifs masculins

1/ Etablissement qui dépend de la DASS

- garçons placés par décision de justice, retirés à leurs familles parce qu'ils ne vont pas à l'école.
- divers larcins.
- Enfants "assistance publique" (DASS) qui ont eu des difficultés à l'adolescence avec leur famille "Nourricière" qui s'en décharge.

de 15 ans à 17 et demi.

aboutissement : /souvent Fresnes

2/ Ecole technique privée d'entreprise de 15 à 19 ans.

aboutissement : /ouvriers qualifiés "endigués".

JOURNEE DIFFICILE

Week-end sans fin.

Ce même sentiment d'enfermement qui m'étouffe.

Un centre hors de la vie avec des garçons qui s'y raccrochent, mais qui en même temps ont tellement peur.

La vie on dirait qu'ils la regardent passer, étrangère et fascinante.
Quelle vie ?

Depuis si longtemps, ils sont derrière ces barreaux qui les retiennent et qu'ils ont peur d'escalader.
Etre protégés !
A qui la faute !

Est-ce moi que je décris ?
Les interrogations, les interpellations qu'ils provoquent me paniquent.
C'est très dur ...

La relation qui se noue entre eux et moi, entre eux et les autres, entre les bons-hommes et moi.
Comment me situer ?

JE SUIS FEMME - OUI -

Leur sexualité, la mienne ! la seule femme "baisable" dans l'établissement.

Entendre ce mot constamment, sans même qu'il soit prononcé !

Est-ce ma peur ? ou cette sensibilité, cette faculté que j'ai de sentir très fort et toujours cette sexualité "non exprimée" qui m'angoisse ?

Elle me traverse - mais elle est niée par ce monde "d'éducateurs" adultes (sic), tellement triste à cotoyer.

Toutes leurs relations avec la femme se résument dans un rapport de force habituel de dragage "s'entend ! du mec !!...)"
"tu me fais un petit bisou"
"tu m'aimes comment ? et si je maigrissais je te plairais ? etc..."

Cette apparente sexualité "normalisée" dissimule en fait une homosexualité qu'ils ne veulent pas reconnaître, et qu'ils qualifient eux-mêmes de pathologique... Dans ce jeu de corps qu'ils se refusent à avoir avec une femme à l'intérieur de l'institution, mais qu'ils provoquent avec les garçons, se transforme : la gestuelle, brutale à l'origine, devient caresse.

Quelle dérision !

Qu'est-ce que ces types prétendent faire ?
Eduquer ???

Leur angoisses et leurs multiples agressions masquées me sont souvent insoutenables. Ce ne sont pas tant les désirs de ces adolescents mère, amante, etc...) pourtant stéréotypés, dont parlera aussi claurine, qui m'effraient, que ces pseudo-éducateurs qui tentent de m'enfermer dans un rôle de femme passive, qui ne doit en rien déranger leur univers.

Au début, je devais aussi être la femme "d'Alain" puisque je travaille dans le même établissement que mon mari.
Eh, oui, je suis mariée depuis dix ans et mère de trois filles.

Pourtant, je suis gênante. Au point, qu'on a tenté de m'exclure puisque je parle et que j'aime la vie.

PIERRETTE

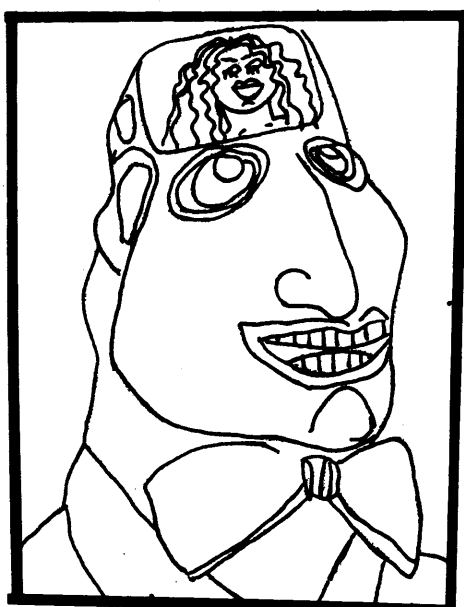
Au début, dans l'entreprise, j'étais entourée par deux catégories de mec ! l'une qui attendait que je me serve de mon charme, de mon sourire, de mon cul que je sois femme ! quoi ! l'autre qui ne supportait pas que je sois femme, jeune et au même niveau hiérarchique qu'eux !

Alors ils me bloquaient l'information me planquaient les dossiers C'est beau la gestion dans une entreprise "à caractère public" !

J'en ai eu vite marre de rentrer dans leur logique, en leur répondant que j'avais aussi une tête, par exemple, car de cette façon je me justifiais par rapport à leurs critères et pour moi être leur EGALE ne voulait surtout pas dire être à eux.

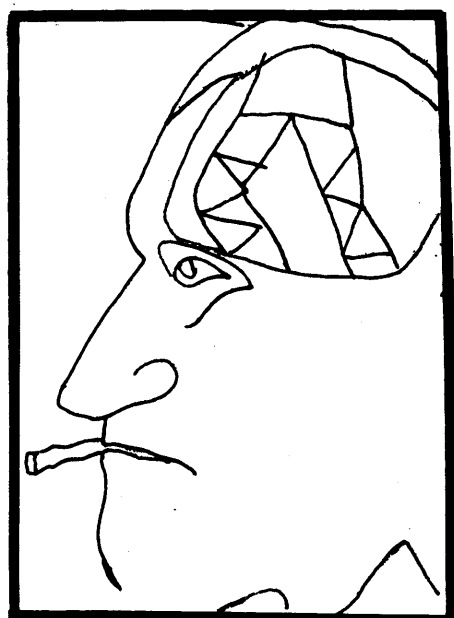
C'était dur - Et puis on m'a proposé ce poste dans cette école.

Les enseignants m'observaient. Il faut dire que j'étais la première femme dans cet univers exclusivement masculin.



D'ailleurs, ils m'avaient attendue avec une curiosité non dissimulée, car un collègue "bien intentionné" m'avait déjà présentée.

Je devais répondre à ce profil à peine stéréotypé, "c'est une gauchiste (sic !) MLF qui voudrait que l'on travaille moins et que les gens rigolent plus. Elle se fout de la hiérarchie, de la carrière... aboie dans le bureau quand elle en a marre. Une excitée quoi ! mais elle ne doit pas se foutre de sa paye !"



Je devais selon eux, logiquement me casser la gueule, je me suis ramassée, mais pas pour les raisons qu'ils croient !

Et puis dans cette entreprise, j'avais aussi un nom difficile à porter puisque mon père y avait été, pendant un certain nombre d'années permanent syndicaliste. Aussi fallait-il que je leur montre que cet "Etat" était loin d'être héréditaire que je pouvais être différente. Etre autre chose que son double ou son simple reflet. Mais pour la plupart d'entre eux, c'était difficile à imaginer...

Je me battais peut-être, contre des moulins vent... mais, moi aussi, les mêmes m'interpellaient !

Oui, ils me provoquaient, m'agressaient, me souriaient, se taisaient, se blotissaient, avaient peur et j'avais mal de les voir enfermés dans cette masse fissurée. Ils étaient formés par et pour l'entreprise. Ils y pénétraient à 16 ans et en sortaient à 19. L'esprit généralement bien adapté !

Leur vie y était organisée comme le serait ultérieurement leur vie professionnelle... Ceci dans un hall d'usine, une cour pavée, fermée par un portail contre lequel ils s'agglutinaient pour regarder passer les filles et faire pénétrer à l'intérieur, un peu de vie pour pouvoir rêver...

J'étais Femme aussi, comme Pierrette la seule visible dans cette école.

Je m'exprimais avec des mots, avec des écrits, avec mon corps aussi puisque je

bougeais que je m'habillais sans respecter les contraintes ou les "normes".

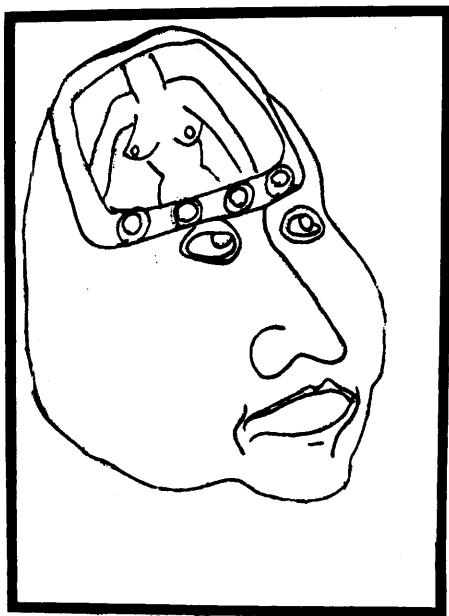
J'exprimais mes désirs. Au début, tout du moins puisque sans blocages "une relation privilégiée" s'était établie entre un prof et moi. Après ce fut une autre histoire... Cette relation n'était pas dite, ceci d'un commun-accord, à l'intérieur de l'établissement pourtant tout la laissait présupposer ! peut-être avons nous eu tort de ne rien dire, je me questionne.

Je choquais.

Face aux adolescents
Face à certains enseignants.

J'étais la mère, l'amante, l'initiatrice. Les élèves reproduisaient ce qu'on leur avait appris.

Mais certains ont osé parler, dessiner, écrire, pour moi c'était important même si c'était dur !



faisait ou de ce qu'il ne faisait pas. Il a revêcu le départ de sa mère. Il s'est senti une nouvelle fois abandonné ce fut le déclic.

Sa mère était partie vivre ailleurs. Il devait assumer le rôle "de père et de mère" auprès de ses jeunes frères et soeurs. Son père le battait. Il avait mal supporté la séparation - barbituriques.

Ses frères et soeurs sont dans "une institution".
Lui dans un foyer.



Michel, le timide (18 ans) qui pour m'aborder a trouvé le biais de la création d'une association d'élèves ! astucieux, non ?

Il est venu à la maison - chose interdite ! pour ce premier point, je lui ai répondu que je refusais de les prendre en charge que je leur donnerais des adresses ... puis à eux de se "démener" !

"café faisant", il m'a parlé des relations qu'il avait avec son amie. Qu'il pensait qu'elle n'éprouvait aucun plaisir en faisant l'amour, je lui ai dit que c'était chouette qu'il s'en rende compte qu'il fallait qu'ils en parlent et que "les jeux de corps" existaient

..... alors il m'a demandé de lui montrer !!
mère - amante - initiatrice ! je cumulais !
mon café passait mal
mais nous sommes restés Face à Face et nous avons parlé

Pascal "me dragait", il me remettait personnellement ses dessins Faits durant les cours ... !!

William, dont je ne savais rien, m'a avoué que je représentais sa mère, qu'il m'aimait et qu'il m'en voulait à la fois...

Ce fut uniquement mon intuition qui a fonctionné, lorsqu'à bout d'arguments, je lui ai dit que "je me foutais" de ce qu'il

Pour d'autres - j'étais une femme dont un être à dominer - j'ai connu les rapports de force - puis une certaine "co-existence".

D'autres encore m'attendaient - "bibiche on a hâte de te voir" - inscription sur un tableau durant un inter-cours.

Je trouvais aussi "des dessins dits provocants" ils attendaient ma réaction.

Face aux enseignants !

Ils me jugeaient différente... alors ils en avaient déduit qu'ils pouvaient tout me dire - à tout moment.

La majorité "vivait des problèmes de couple". Ils m'en avaient parlé mais leurs désirs transparaient.

L'un d'entre eux, parlait, jouait, mimait des fantasmes qui allaient "de la culotte de son institutrice" au fait qu'il désirait "me biquer" dans son cabinet noir. C'était à la façon à lui "de pouvoir respirer".

Mais parfois, leurs désirs me devenaient insupportables, car, ils se posaient en mecs".

Çe serait chouette de trouver une piaule pas loin du boulot ... ni vu, ni connu pour "bobonne"....

Occupation XIX siècle ... et d'aujourd'hui encore !

Quelle révolution à faire dans les têtes !

Malgré ma compréhension et une certaine tendresse, je gueulais parfois. Car les désirs des élèves + les désirs des profs, je n'en pouvais plus.

Ils la fermaient quelques temps mais "tout" remeurait au niveau du "non dit" et c'était plus lourd.

J'essayais de réaliser mes désirs.

J'aimais sur le temps de travail !

Revendication à creuser !! (sic !)

Mais, ils occultaient cette relation avec Paul ... pourquoi ? pour faire comme si j'étais libre ? ou pour ne pas me traiter de salope ? (il était marié - vivait et vit encore avec une autre femme - il a une petite fille. Les modèles sont tenaces !) Je l'ignore encore.

Comme Pierrette, je supportais mieux les désirs des élèves que ceux des profs.

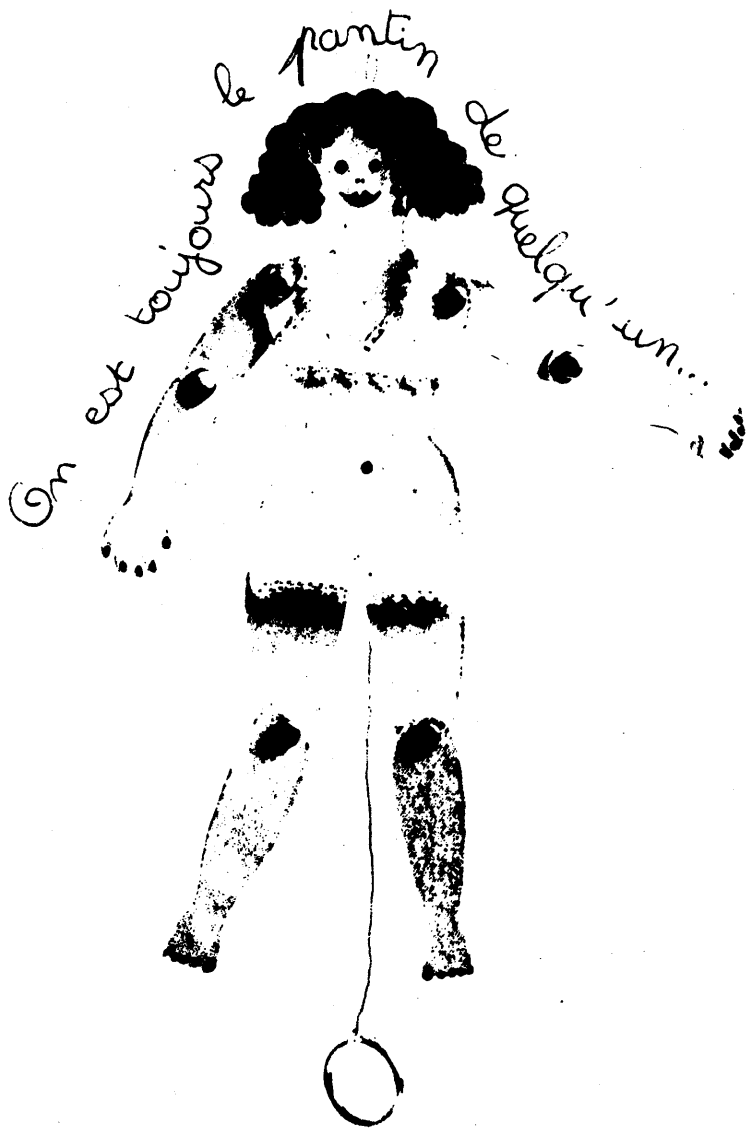
Je n'avais pas envie d'apporter une réponse à ces petits mecs. Je voulais qu'ils s'interrogent, qu'ils apprennent l'esprit critique.

Et les Profs ?

Que pouvais-je faire sinon leur montrer qu'une autre façon d'être pouvait exister. Certains le savaient d'ailleurs.

Voulaient-je déranger cet univers masculin ? peut-être mais en restant lucide !!

Toutes ces convergences me blessaient, j'étais seule avec ce sentiment, parfois d'être au centre d'une toile d'araignée.



Mon départ : le fruit d'une longue magouille - le j'avais un sursis d'un an, je l'ai refusé.

Je suis partie non pas défaitisme, par lassitude, mais parce que j'étais égratignée ailleurs ! Paul.

Ils sont à nouveau "entre hommes"

POUR EDUQUER.

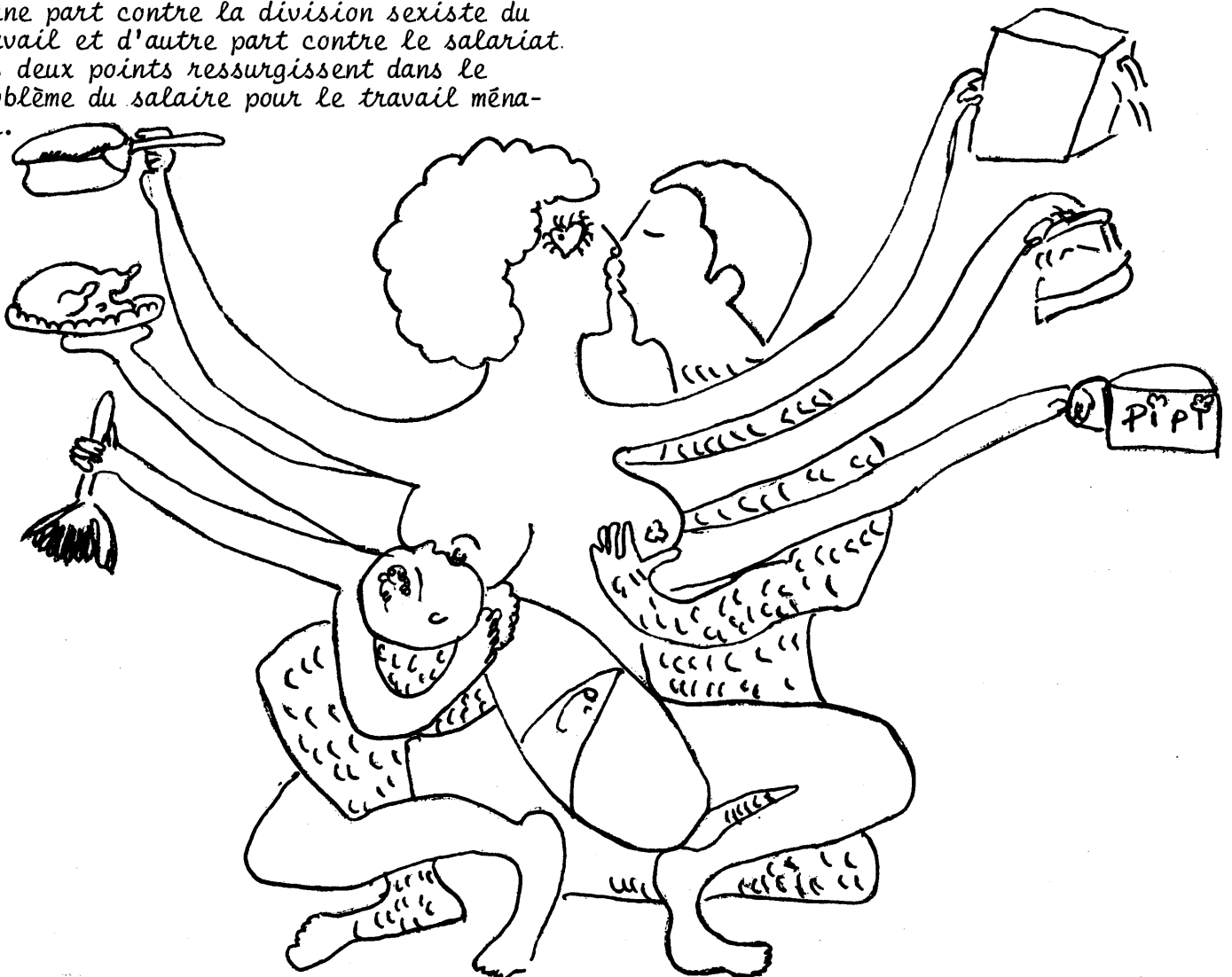
Un salaire pour le travail ménager

Ces dernières années, l'idée d'un salaire pour le travail ménager a été développée par des féministes, en Angleterre et surtout en Italie où des comités de femmes " pour le salaire contre le travail ménager" ont même été créés. Cette proposition est une façon d'affirmer que le travail ménager n'est pas une activité passe-temps comme il l'est souvent considéré, mais un véritable travail auquel des femmes y consacrent une grande partie de leur temps (nourriture, enfants, ménage...). Ce travail n'est pas reconnu en tant que tel dans notre société, alors qu'il est aussi indispensable que n'importe quel autre travail. Ces féministes pensent ainsi remettre à sa juste place le travail ménager, cela contribuant à la libération de la femme.

Cependant, il y a quelque chose dans cette proposition, qui me semble aller à contre-courant de la lutte que nous menons en tant que femmes anarchistes, c'est à dire d'une part contre la division sexiste du travail et d'autre part contre le salariat. Ces deux points ressurgissent dans le problème du salaire pour le travail ménager.

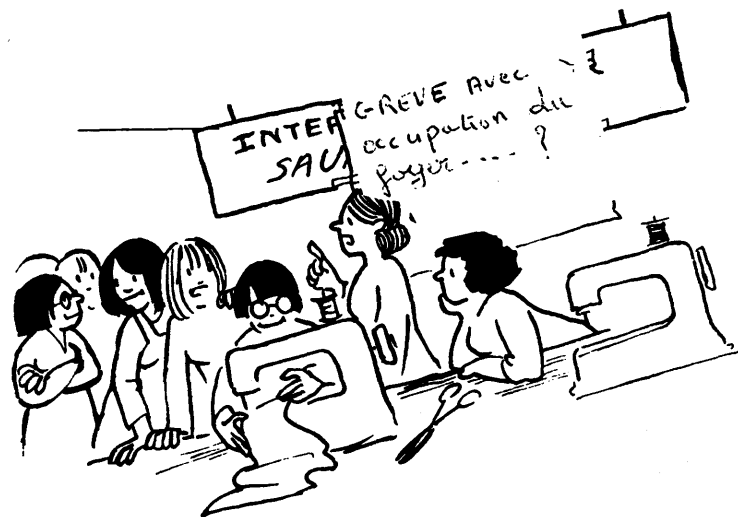
La division sexiste du travail a relégué de nombreuses femmes dans leur foyer, sans qu'elles en aient réellement fait le choix. Réclamer un salaire pour le travail ménager ne bouleverse en rien cette division du travail, mais tout au contraire l'institutionnalise, la renforce. Si la femme est payée pour accomplir une tâche ménagère, elle ne pourra plus compter sur la participation de l'homme aux diverses tâches ménagères et d'élevage des enfants car lui est payé pour faire une autre tâche bien précise pour laquelle la femme n'apporte aucune participation ! C'est élargir la division du travail salarié à tout travail, le salaire enfermant chaque individu dans un rôle bien précis.

En effet, notre objectif n'est pas de pousser le salariat à son comble, mais bien au contraire de le renverser, afin que chacun et chacune puisse se libérer des rôles dans lesquels la société nous confine.

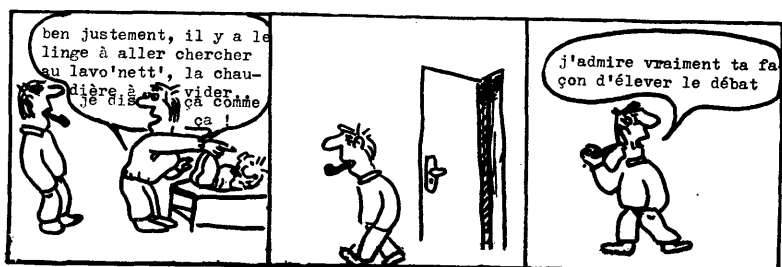


ou « A bas le salariat ! »

Mais cela va plus loin encore lorsqu'il s'agit des enfants : "... les italiennes des comités pour le salaire au travail ménager, expliquant que le travail sexuel fait partie du travail ménager, en concluaient qu'une grossesse non désirée était un accident de travail. En conséquence, en plus du remboursement par la sécurité sociale de l'avortement, elles exigeaient une indemnité pour accident de travail pour les dommages physiques et psychologiques qu'avait pu provoquer cette grossesse non désirée ..." (Face-à-Femmes, Ed. Alternatives). Je suppose que le "travail sexuel" englobe les grossesses, l'élevage des enfants c'est-à-dire la reproduction ! cette position consiste donc à assimiler le système de reproduction au système de production ; une fois de plus cela a pour conséquence non de détruire le système capitaliste (c'est pourtant l'objectif que se donnent ces femmes), mais de le pousser à son comble et de le perfectionner. Il ne suffit pas de lui soutirer de l'argent par tous les moyens, pour le détruire ; on a suffisamment vu que des revendications purement salariales n'aboutissent jamais à changer le système car elles ne touchent pas au vrai problème.



Nous pensons que pour lutter contre la division sexiste du travail et contre le salariat, il faut faire dès maintenant des propositions qui même si elles apparaissent réformistes ponctuellement, créent des structures sociales qui nous rapprochent d'une révolution à caractère libertaire. Revendiquer un salaire pour le travail ménager ne fait que renforcer les structures traditionnelles. Par contre demander une réduction du temps de travail et une formation égale pour tout peut permettre à la femme et à l'homme de participer à part égale au travail productif, au travail ménager, à l'éducation et aux soins des enfants.



ISABELLE

Ma Violence

Ma violence, d'abord bien canalisée par mon éducation.

Ma violence punaisée dans les images d'Epinal d'une mère douce et passive, d'un regard éternellement clair et serein, d'une tête aux cheveux lisses et toujours baissée.

Ma violence méprisée par : "les filles, ça ne sait pas se battre ; elles pincet et tirent les cheveux".

Ma violence condamnée dans mon adolescence à cause de la brusquerie de mes gestes si souvent reprochée.

Ma violence ridiculisée par mes vêtements. Comment être violente lorsqu'on vous juche sur des talons et qu'on vous moule dans des robes ?

Ne jamais pouvoir exprimer sa violence, même par des jurons jugés grossiers dans la bouche d'une fille.

Alors que nous rest-t'il ? Les larmes.

Celles-la, par contre, on nous les a laissées parce qu'elles sont bien passives et enlèvent pendant un temps toute possibilité de révolte ; et puis, en même temps, tellement méprisées : "les filles, ça pleurnichent tout le temps". Et, parallèlement, ma révolte devant la vie qu'on m'avait tracée : pourquoi ne devrais-je être qu'une paire de bras qui s'ouvre au mari et aux enfants et qui ne bougent qu'à travers une éponge, un balai ou une aiguille à tricoter. En même temps qu'on nous éduquait passives et douces, nous devions le rester dans une société violente.

Aller dire, à dix-huit ans, "merde" à un chef ou "t'as la bite en fleur" à un phallo quand on vous interdit les grossièretés pendant votre enfance !

Comment pouvoir hurler quand on nous pince les fesses, puisqu'on nous a toujours appris à nous taire !





Déjà pouvoir réapprendre la violence verbale, même si on à l'air d'une poissonnière, comme disaient nos parents. Se réapproprié tous les mots que seuls les hommes avaient le droit de prononcer : baiser, bite, etc... c'est une bonne arme pour ne plus apparaître douce, soumise et passive.

Mais la violence physique nous est toujours niée, à quelque niveau qu'elle soit.

Au niveau de la société, le crime le plus odieux est celui commis par les "mères indignes" qui tuent leurs enfants ; alors que ce geste est la réponse à la violence que lui fait la société en ne lui permettant pas d'avoir une vraie contraception, une possibilité d'avortement ou une prise en charge collective des enfants.

Au niveau de la gauche, notre violence est interdite, la nuit, pendant les occupations d'entreprises - ce n'est pas la place d'une femme - . Et lorsque cette violence apparaît, elle est tournée en dérision. Ainsi le 1er mai 1976, en affirmant que les femmes les avaient attaqués avec des épingles à chapeaux. Non, les femmes n'utilisent pas leurs mains ou les batons de banderolles, mais une arme perfide et sournoise qui leur rassemble tant ... d'ailleurs toute féministe qui se respecte porte sur soi une aiguille à chapeaux.

Mais, niée, aussi, dans le mouvement des femmes, et cela a été révélateur pendant la manifestation des femmes du 4 mars 1978 :

"Choisir" traitaient les femmes libertaires d'hystériques. Nous ne sommes pas violentes, nous sommes hystériques.

Les mecs attendaient devant les cinémas pornographiques pour pouvoir les casser le passage de la manifestation. Ils voulaient prendre en charge une violence qui pour eux, n'existe pas - leçon apprise et bien retenue d'une société patriarcale.

Et quand nous avons voulu assumer notre propre violence en rentrant dans le cinéma, ce sont les femmes elles-mêmes qui nous ont empêchées : si vous faites ça, nous n'aurons plus le droit de manifester.

Nous-mêmes avons peur de notre violence parce qu'on nous l'a toujours niée, réprimée, méprisée et que nous avons beaucoup de mal à nous la réapproprier.

Mais peur au point de protéger les cinémas pornos, c'est vraiment se nier ou croire que la société changera sans violence.

FRANCOISE

Adresse provisoire :
 "Colères" 33 rue des Vignoles
 75020 PARIS

Je t'aime
un mot à décaper
possession - domination
Je crie non !

Je revendique une identité
mon identité
ma tête
mon corps

Elle se constitue peu à peu
sans papier
sans enregistrement officiel
sans numéro, sans codification

Ma pudeur, incrustée, me fige encore
Qu'importe
Je t'aime

Je t'aime, parce que tu peux aimer ailleurs
dessiner les contours d'autres corps
Je t'aime, parce que tu as parlé
pourtant, la révolution dans ma tête est prodigieusement
longue
trop longue

J'enfante un autre moi-même ?
un autre nous-mêmes ?
En hurlant, parfois, mais tu l'ignores

Casser mes barrières infranchies

Toi
Que je ne veux pas posséder
posséder
Ce mot je le dégueule
te voir
nous voir autrement
sans falsification
brûler, enfin, les faux papiers !
briser l'imposture qui se terre en moi
en nous

Je t'aime

CLAUDINE